

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 37

Artikel: Moeurs et état social en Suisse dans la première moitié du XVIIIe siècle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pour renverser des gens, des choses,
Les journaux font toujours effort;
Ils seront avocats sans causes
Du jour où nous serons d'accord.
S'il n'est rien qui combatte ou fronde,
Hélas ! à quoi sert un journal !
Si tout allait bien dans le monde,
Ah ! les journaux iraient bien mal !

Mais, écoutez le journaliste :
Il est pur des moindres méfaits ;
Lui-même, avec feu, fait la liste
De ses innombrables bienfaits.
Mais, en dépit de sa faconde,
Je redis mon refrain final :
Si tout allait bien dans le monde,
Ah ! les journaux iraient bien mal !

J. PETIT-SENN.

NOTES HISTORIQUES

Mœurs et état social en Suisse dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Dans son *Histoire de la nation suisse*, M. B. van Muyden consacre quelques intéressantes pages aux progrès réalisés en Suisse dans divers domaines, au siècle passé. Nous en extrayons les lignes suivantes, qui ont tout particulièrement trait aux importantes transformations apportées à cette époque dans nos mœurs et notre état social en général.

L'architecture civile fit de grands progrès. Les maisons des riches bourgeois, quoique de proportions modestes, prennent un aspect monumental ; les façades sont simples, mais de bon goût, et, grâce à leur cachet harmonieux, le passant s'arrête volontiers pour les contempler. L'intérieur de ces habitations est distribué en vue des réceptions : de spacieuses antichambres et des escaliers bien conçus donnent accès dans de vastes pièces décorées avec élégance. Il y avait à cette époque des maîtres d'état habiles dont les traditions se sont perdues ? on s'efforce de les reconstituer aujourd'hui ; les travaux de ferronnerie, les rampes d'escaliers et les grilles, entre autres, étaient exécutés avec un soin digne d'éloges.

Le progrès des idées eut pour conséquence un progrès dans les mœurs. Vers 1720, un changement capital s'opère dans la société de plusieurs villes de la Suisse, grâce à la constitution de nombreuses fortunes privées, dues à des causes diverses. Les réfugiés français et italiens, ceux de Genève surtout, avaient habilement spéculé sur les effets publics dans les diverses phases que traversa le système de Law, dès 1716 à 1720.

Mais tandis qu'en France ce système aboutit à une catastrophe, les Genevois surent parer le coup à temps et conserver les fortunes qu'ils avaient ainsi acquises. De cette époque datent, à Genève, les beaux immeubles de la rue des Granges, qui dominent la promenade de la Treille.

D'autre part, les Suisses allemands n'étaient pas moins heureux, ceux de St-Gall en particulier : ils réalisaient de gros bénéfices dans le commerce et l'industrie des toiles peintes. — Les nouveaux enrichis, avec une prudence qui fait honneur à leur sagacité, s'empressèrent d'acquiescer d'importants domaines seigneuriaux dans le Pays-de-Vaud, pour mettre leur épargne en sûreté. La noblesse vaudoise, trop pauvre pour conserver ses terres, les abandonnait et se retirait dans les petites villes du littoral ; et sur l'emplacement des antiques manoirs à demi ruinés furent construits les châteaux modernes de Coppet, de Prangins, de St-Saphorin, de Vullierens, de l'Isle, etc. Puis une fusion s'opéra entre l'ancienne aristocratie de race et les nouveaux favoris de la fortune : de ce mélange naquit une société plus élégante, plus polie, amie des arts et des

lettres et faisant volontiers accueil à l'étranger, avec lequel elle se mettait en rapports fréquents.

Au début du XVIII^e siècle, les campagnes de la Suisse occidentale, comparées à celles de la Suisse centrale, offrent le triste aspect du délabrement. Bientôt une heureuse transformation se produit : les encouragements donnés au travail et les progrès accomplis dans l'économie rurale font disparaître le désordre et la malpropreté. Les villages, entourés de vergers riants, s'embellissent par la construction de maisons plus cosues, les procédés agricoles se perfectionnent.

Comment César Branchu décora son grand-père.

Les Cosaques ! Les Cosaques !

En 1814, en France, ce seul nom glaçait d'épouvante les villageois apeurés et leurs tremblantes compagnes.

Le soir, à la veillée, on contait sur eux des histoires effrayantes : ils se nourrissaient de chandelles et de viande crue, mangeaient à cheval, buvaient à cheval, dormaient à cheval, et passaient comme un ouragan de fer et de feu sur les paisibles campagnes.

Au récit de ces terribles chevauchées, les bonnes vieilles se signaient, et les enfants frissonnaient comme devant l'Ogre ou le *Croquemitaine* de la *Mère-grand*.

Parmi les plus peureux, le jeune César Branchu se faisait particulièrement remarquer.

Malgré ses quinze ans, son prénom belliqueux, l'exemple et les leçons de son grand-père et parrain, vétérans de la République, il était poltron comme la lune.

Les Cosaques surtout lui causaient une terreur folle : il en voyait partout, la nuit, le jour ; il en rêvait tout éveillé.

Cette poltronnerie faisait le désespoir du vieux soldat.

Ancien sergent aux gardes-françaises, le brave homme aurait peut-être eu la chance de devenir maréchal de l'Empire, ni plus, ni moins que son camarade Lefebvre, sans un boulet qui, dès Marengo, en lui emportant la jambe, l'avait condamné au repos.

Il s'était donc retiré dans son village, auprès de sa fille, veuve d'un gros fermier et mère du petit César « le mal nommé », comme l'appelait ironiquement son parrain.

L'enfant tenait en effet de son père, paysan placide et borné, une timidité et une apathie soigneusement entretenues au reste par la fermière, peu soucieuse d'envoyer son unique rejeton se faire estropier comme son aïeul.

— Bah ! répondait philosophiquement l'invalidé, une jambe de moins, ce n'est pas une affaire. Ah ! ce n'est pas cela qui me manque !

Et il soupirait !

Ce qui lui manquait, le pauvre vieux, ce qui lui manquait, c'était cette étoile brillante qui étincelait sur la poitrine d'autres glorieux mutilés, comme lui. Mais voilà ! Quand tant de gens arrivent trop tard, lui était arrivé trop tôt.

A Marengo, le ruban rouge, qui devait panser tant de blessures, n'existait pas encore, et le pistolet d'honneur, pendu à la muraille, ne le remplaçait pas aux yeux du vétérans.

Il s'en fût consolé peut-être s'il eût eu un fils capable de marcher sur ses traces et de revenir un jour avec cette croix, objet de son ambition.

Mais point ! Il n'avait pas de fils, et ce n'était certes pas César qui le remplacerait jamais « dans la carrière ».

— Les Cosaques ! Les Cosaques !

Rouge, essoufflé, haletant, ses sabots à la main pour courir plus vite, César se précipitait dans la ferme, housculant les serviteurs effrayés.

A ce cri d'alarme, il y eut un moment de panique générale : les garçons saisirent leurs fourches, les servantes se cachèrent la figure dans leur tablier, la mère serra étroitement son fils dans ses bras.

Seul, le grand-père, assis au coin de l'âtre, fumant flegmatiquement sa pipe, ne daigna pas interrompre cette importante occupation, et, haussant les épaules :

— N'écoutez donc pas ce poltron, c'est au moins

la troisième fausse alerte... ; quand nous serons à dix...

— Cette fois, c'est bien vrai, bon papa ; je les ai aperçus montant la côte au galop de leurs chevaux ; ils étaient au moins cent mille qui me poursuivaient, la lance en avant.

— Cent mille ! Tant que ça pour un morveux comme toi !

— Puisqu'il les a vus, père...

— Lui ! Allons donc !

— Mais, grand-père...

— Silence ! conscrit ! tais ton bec... Il n'y a pas plus de Cosaques que sur ma main, et, s'il y en avait, l'Empereur n'en ferait qu'une bouchée...

Brusquement il s'interrompit, déposa sa pipe. On entendait sur la route le galop de plusieurs chevaux.

— Les voilà ! s'écria César mi-triomphant, mi-terré.

Le vieux se leva lentement, alla à la porte, et, sa main en abat-jour, regarda le groupe qui se dirigeait vers la ferme : les cent mille hommes se réduisaient à une simple dizaine.

— Mais, ce sont des Français ! s'exclama-t-il joyeusement, et même...

Il n'acheva pas, il dévisageait le premier cavalier, dont la redingote grise et le petit chapeau tranchaient modestement sur les uniformes chamarrés d'or de son escorte.

Le cœur du vétérans battait la chamade...

C'était Lui !

Galvanisé, l'invalidé se redressa, droit, immobile, au port d'armes.

Il ne l'a pas vu depuis Marengo, mais il reconnaît bien son général de l'armée d'Italie...

Et tandis que chacun répète ce mot magique :

— L'Empereur ! L'Empereur !

Napoléon met pied à terre, passe devant le vieux soldat qui fait le salut militaire et entre dans la salle :

— Vite, de l'encre, une plume, dit-il d'un ton bref.

Au milieu d'un religieux silence, il griffonne rapidement un ordre.

— Au duc de Castiglione, vite, dit-il.

Un aide-de-camp prend la dépêche, saute en selle et, ventre à terre, file dans la direction de Montreuil.

Napoléon alors promène son regard d'aigle autour de lui...

Il s'arrête bienveillant sur la jambe de bois de l'invalidé.

— Où as-tu laissé cela ?

— A Marengo, sire.

— Qu'as-tu reçu en échange ?

— Ce pistolet, sire ; mais...

Son œil gris, fixant la croix brillant sur la poitrine de l'Empereur, achève sa pensée.

Napoléon sourit :

— Tu as un fils ?

— Non, sire ; seulement un petit fils...

L'Empereur avise le jeune gars réfugié derrière sa mère.

— Celui-là qui s'est si bien sauvé devant nous peut-être ?

— Oui, sire, balbutie le grand-père embarrassé ; et poussant l'enfant devant lui.

— Tu nous prenais donc pour des Cosaques, mon petit brave ?

— Oui..., monsieur... sire...

— Est-ce une raison ? Quand on est le petit-fils d'un soldat de Marengo, on ne fuit devant personne.

Le pauvre César, rouge jusqu'aux oreilles, tournait son bonnet entre ses doigts.

L'Empereur lui pinça l'oreille en riant :

— Dans quelques années, dit-il au vieillard, tu m'enverras ce gamin-là chercher sa croix... et la tienne.

Il dit, remonte à cheval, part au galop et disparaît comme un météore, salué du cri répété de « Vive l'Empereur ! ».

— Sa croix ! et la mienne ! je pourrai les attendre longtemps, bougonne le vieux.

Il cherche des yeux son filleul ; mais celui-ci, craignant sans doute la bourrasque, a disparu et ne reparait pas.

— Parbleu ! il est allé se terrer comme un lièvre, dit le vétérans à la mère inquiète ; tu le verras sortir de son trou à l'heure de la soupe. Ah ! il ne boude pas devant la gamelle, celui-là !

Mais deux heures sonnent, la soupière fume sur la table, la place de César reste vide...

... Et le canon gronde dans le lointain...

Courant de toutes ses forces, César a suivi l'escorte impériale, tant que ses jambes l'ont pu porter.